

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 22

Artikel: Les fouilles
Autor: Guex, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225281>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron
Lausanne

III

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

III

ANNONCES :

Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LES FOUILLES

TOUTES les maladies qui minent sourdement les plantes, les animaux ou... les hommes sont l'objet de multiples conférences, d'éditions de luxe avec planches en couleurs et forment le fond éternellement renouvelé de nos récriminations, de nos déceptions et des travaux de savants éminents. Tout le monde saura vous exposer en trois points les dangers de la fièvre aphteuse, du rhume de cerveau, du phylloxéra, de la scarlatine ou des pucerons ! Un organiste de mes amis me parlait l'autre jour de la maladie... des tuyaux d'orgues !!! Eh ! oui, les tuyaux d'orgues ne sont pas du tout des « êtres » immuables ! Ils vivent et meurent, fauchés par de violentes épidémies qui les rongent sournoisement...

*Mais la légère meurtrissure
Mordant le « métal » chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.*

En face d'une telle quantité de fléaux, les hommes ne sont pas restés les bras ballants. Ils ont organisé vigoureusement la défense de leurs biens meubles et immeubles, ils ont appelé à leur aide la chimie, l'électricité et l'acier, l'eau, l'air et le feu ; ils ont fondé des ligues... pour ou contre ! Ligue contre la tuberculose, société protectrice des animaux... rien ne manque, chacun a trouvé son protecteur dévoué.

Eh bien non ! On a injustement abandonné à son triste sort et laissé sauvagement brutaliser un des auxiliaires les plus précieux de l'homme moderne : LA ROUTE !

Il est encore temps de réagir et de grouper des individus décidés à épargner à cette innocente les supplices inhumains qu'on lui fait endurer chaque jour. Personne n'oserait classer la route ailleurs que dans les choses utiles. Elle mérite donc notre appui, tout comme la flore ou la faune de notre pays.

La route est décimée par un chancre d'aspect inoffensif qui lui cause de profonds ravages pour le plus grand danger du public. Il est d'autant plus dangereux qu'il ressemble absolument au chancre « utile ». Celui-là doit être protégé. Il assure le bon entretien de la chaussée, balaye les feuilles mortes en automne, amoncelle la neige en tas réguliers, l'hiver, arrose la poussière en été. De temps en temps, il recharge la route et la goudronne soigneusement. Au premier printemps, il sarcle la mauvaise herbe... c'est un chancre utile !

Le chancre nuisible ne se distingue en rien du premier. Même aspect général, mêmes mœurs, semblable conformation des organes... mais quel détestable parti il peut en tirer ! A l'aide de griffes d'acier, il creuse le chemin en profondes rainures de un mètre à un mètre cinquante et les remplit de terre fraîche qui forme des bourrelets extrêmement dangereux pour les véhicules. Il arrive ainsi à désorganiser et à fissurer le macadam le plus dur. Les parties atteintes ne tardent pas à s'affaisser sous l'effet de l'érosion. Il faut alors refaire complètement la route malade.

Jamais vous ne le verrez s'attaquer à un tronçon défoncé ou tourmenté d'ornières. Il choisit toujours un secteur en parfait état, bien cylindré, uni, qui vient d'être remis à neuf à grands

frais et selon les procédés les plus modernes. Il attend un jour ou deux pour que tous les usagers aient pu apprécier la douceur et la sécurité du trajet. Alors, un beau matin, il arrive et à grands coups de tarières il fait sauter les pierres. Le soir, avant de se retirer, il dépose des larves rouges ou jaunes, communément appelées falots-tempêtes, qui annoncent casse-cou aux conducteurs de véhicules.

Le plus sûr moyen de l'empêcher de nuire, c'est de laisser les routes en mauvais état, bosselées et tout en creux, il n'y a rien de tel pour l'éloigner ! Mais vous avouerez que c'est là un pis aller, qu'il n'y a pas lieu d'être fier quand on abandonne la lutte purement et simplement et qu'on laisse l'ennemi maître du... terrain !

Espérons qu'une ligue « anti-foUILLES » se créera sous peu et qu'elle arrivera à exterminer le « chancre nuisible » !!! Benj. Guex.



NOÛTRA BRAVA VILHIE SERVEINTA

*Ein cougnessâ ti lè z'adzî¹
Ti lè càrro et ti lè z'itro,¹
Du lo temps qu'ètai à lo lodzî.
Ein avâi vu passâ dâi z'itro !
L'avâi bin mè de septant' an
Mâ l'ètai tant et tant vailleinta
Que nion ne lâi baillivè atant,
Noûtra bráva vilhie serveinta !*

*L'è li que l'avâi èleva
De l'otô tota la marmaille
Du lo premî tant qu'âo derrâ.
Ein avâi zu de cliiâo levâie,
De cliiâo cutchâ, de cliiâo travau !
Adi dzoiâosa, adî conteinta,
Lè fasâi ti, petit z'et gros,
Noûtra bráva vilhie serveinta !*

*Son vesâdzo s'ètai flliappi,
Sè duve man s'ètant ridâie,
Quemet 'na paille de tsapî
Sa pi s'ètai gros pecotâie,
Mâ, dein sè get, on lâi lièsâ
La bontâ d'om' âma aveneinta
Que cein l'ètai mè que biautâ.
Ah ! la bráva vilhie serveinta !*

*Por no, lè petit botasson,
L'ètai bin mè que noûtra mère.
On lâi desâi noûtré couson
On lâi desâi ti lè z'affère.
No caressîve de sa man,
Sa men' ètai tant soseinta
Que ti lè niolan partessant.
Ah ! la bráva vilhie serveinta !*

*Serveinta ? Ne crâide pas cein.
L'ètai por ti « tanta Marie »,
Onna dzein qu'a dinse d'échein
L'è tot èntiâi de la famille,
Cllia fenna l'avâi tant de tieur*

¹ Les autres du logis.

*Et l'ein-dedein tant ragoteinta
Que l'è sur no que tot l'hommeu
Dzicliâve de noûtra serveinta.*

o o o

*Du cein l'a passâ bin dâi z'an.
La vya l'è fête de misère,
Quauque bounheu : ion dâi pllie grana
Por mè, et vo pouâide mè crâie
Quand l'è que sondz' âo vilhio temps,
L'è de revère, soseinta,
Accouâtîyâ, adî on mot fin,
Noûtra bráva vilhie serveinta !*

Marc à Louis

LES MOUCHES

LA petite ville de Zuideryn en Hollande possède un octroi, ce qui n'a rien d'extraordinaire ; elle possède aussi des employés chargés de percevoir les droits d'entrée établis par la municipalité, impôts plus vexatoires les uns que les autres, impôts sur les œufs, sur le beurre, sur les poules, sur les artichauts, impôts sur tout ce qui se boit et sur tout ce qui se mange ; les employés de l'octroi sont consciencieux, remplis de zèle et mettent leur amour-propre à ne pas se laisser bernier par les contrebandiers ; ils tiennent au mieux les intérêts de la ville.

Ce jour-là, le gabelou Van Snyten était de garde ; assis sur le seuil de la porte — on était au mois de juin — ses lunettes placées sur le nez, il était myope, un gabelou doit voir de près, il lisait la *Gazette de Hollande*, tout en surveillant les passants.

Van Snyten était un employé sérieux, incorruptible, minutieux, qui allait au fond des choses, je veux dire des paniers et des récipients de toute nature ; rien ne pouvait lui échapper ; il dévisageait les promeneurs d'un œil scrutateur, faisait arrêter les voitures, fouillait dans tous les coins et recoins, frappait sur les roues, sur les brancards, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas creux, enfonçait la sonde dans les coussins, examinait la charpente pour se convaincre qu'elle ne cachait pas de double fond.

Comme il relisait pour la vingtième fois les faits divers — les heures de garde sont longues ! — il vit venir un paysan porteur d'un gros panier ; Van Snyten rajusta ses lunettes, se plaça au milieu de la route ; lorsque le paysan fut arrivé en face de l'octroi, il lui barra le passage.

— Halte, commanda-t-il ; que portez-vous là-dedans ?

— C'est du miel, monsieur l'employé.

— Entrez au bureau, nous allons vérifier.

— C'est du miel que je vous dis, reprit le paysan ; il n'est pas nécessaire de vérifier, ce n'est pas de la contrebande.

— Je ne crois que ce que je vois, répondit sèchement Van Snyten.

Le paysan entra dans le bureau, posa son panier sur une table ; le gabelou découvrit tous les pots, enfonça son doigt dans chacun, le passa sur sa langue pour s'assurer que c'était bien du miel.

Attirées par l'odeur, les mouches qui étaient en grand nombre accoururent et s'abattirent sur le miel ; leurs pattes s'y agglutinèrent ; en une minute, les pots en furent couverts.